

coup ; la vue de l'Empereur marchant au milieu d'eux les consolait. Puissance d'un excitateur d'hommes ! Aurai-je l'honneur que l'histoire recueille ce mot : " Napoléon, professeur d'énergie ? " Des idéologues et non pas de vrais hommes en chair se choqueront de la phrase mémorable qui termine le vingt-neuvième bulletin de la Grande-Armée, le bulletin du passage de la Bérésina :

" Dans tous les mouvements, l'Empereur a toujours marché au milieu de sa Garde. Sa Majesté a toujours été satisfaite du bon esprit que ce corps d'élite a montré ; il a toujours été prêt à se porter avec elle partout où les circonstances l'auraient exigé, mais les circonstances ont toujours été telles, que sa simple présence a suffi et qu'elle n'a pas été dans le cas de donner... *La santé de Sa Majesté n'a jamais été meilleure* ".

Je souligne et je salue cette belle phrase réaliste, si souvent attaquée par les " intellectuels ". Reconnaissances-la digne de ces héros sans fièvre, et d'une société hautement raisonnable. C'était la plus grande satisfaction de savoir que l'Empereur avait bien supporté les fatigues, puisqu'il faisait la clef de voûte, et que, s'il s'affaissait tout s'écroulait dans l'anarchie.

* *

Quatre mille officiers, sous-officiers ou soldats de la vieille Garde furent écrasés par les boulets de Waterloo. Les boucles d'argent de leurs escarpins, les vingt à trente napoléons de leurs ceintures, les anneaux d'or de leurs oreilles, parfois la montre en or garnie de ses breloques, enrichirent les dépouilleurs des morts. Plaignons davantage les survivants : les *brigands de la Loire* guerroyèrent en Turquie, en Grèce, dans l'Amérique espagnole, puis dépérèrent au Champ d'asile. Balzac les rencontra aussi, il faut bien le dire, à Issoudun (voir *la Rabouilleuse*), où ils s'appelaient Philippe Bridau et Maxence Gilet. C'est que notre âme nous est fournie par la société dont nous sommes partie ; Napoléon construit, et d'admirables matériaux, quand l'édifice s'écroule, deviennent des cailloux qu'on rejette au fossé.

MAURICEE BARRÈS.

MISSIONS CANADIENNES

PROMENADE A UTOUR DE SAINT-ALBERT

Par le R. P. L. S. Culerier, Oblat de Marie-Immaculée

Le ministère paroissial est de plus en plus chargé. Le R. P. Mérier, le curé actuel, est littéralement accablé, par la besogne. Je l'ai vu demeurer à l'église depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à huit heures, pour entendre les confessions, et cela, trois fois par

semaine. En temps ordinaire, il se tient à son presbytère, où il n'a jamais de repos assuré ; il y a toujours quelque visiteur, et, à tout propos, il doit parler en trois langues, en français, en anglais, en *cris*. Les appels des malades lui prennent ses autres moments. Il est aumônier du couvent ; il est économe du couvent ; il est économe de l'évêché ; il a la surintendance de la ferme.

Bien des fois j'ai comparé le ministère paroissial des missions où j'ai passé en qualité de vicaire, Edmonton, Macload, Calgary, avec le ministère tel que je l'ai observé dans le doyenné où je suis né... Quelle différence !

Pour ne parler que de Saint-Albert, il faudrait que le curé et le vicaire n'eussent à s'occuper que des affaires de la paroisse. Or, le curé doit faire la tâche de trois hommes, et le vicaire est souvent appelé pour donner des retraites aux sauvages dans des missions lointaines. Il faudrait deux prêtres de plus. Mais où les trouver ?

* *

Il y a pres de l'évêché, une institution qui a contribué pour une part considérable au soutien des missionnaires et au progrès de la paroisse. C'est la ferme ! Elle a été très critiquée ! on devait s'y attendre. Se figure-t-on, disent les gens superficiels, une ferme à moins de 100 mètres de l'évêché et des chevaux, des bœufs, des moutons, rôdant au-dessous des fenêtres

du palais épiscopal. Les mondains et surtout ceux qui viennent au secours du clergé par leurs critiques, plutôt que par leurs deniers, n'ont pas craint de dire que c'était un gouffre.

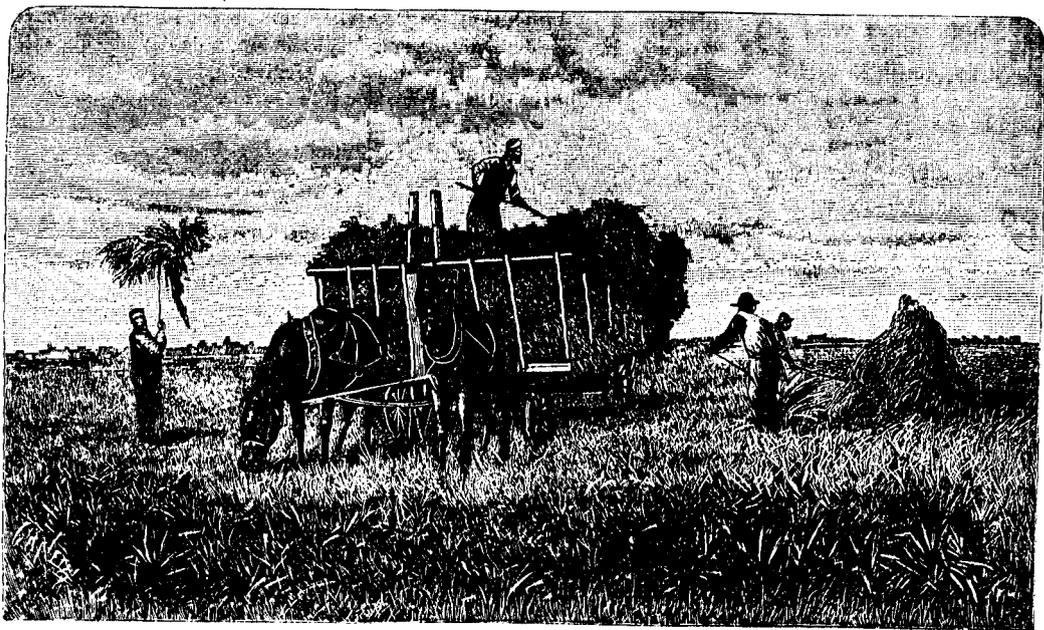
Heureusement les bons chrétiens, ceux qui ont à cœur l'avancement des missions, ceux qui savent qu'il nous faut entretenir plus d'œuvres que les ressources envoyées de France ne nous permettent de le faire, ont approuvé cette fondation. Ils comprennent que nous ne pouvons inculquer des mœurs chrétiennes à un peuple nomade, qu'en lui donnant l'exemple de la vie sédentaire et laborieuse.

Dans notre mission de Saint-Albert, il ne s'agit pas seulement de former des chrétiens, il faut aussi former des agriculteurs. Les Métis jusqu'à présent ne vivaient guère que du produit de la chasse ; mais cette ressource ayant considérablement diminué et pouvant, d'un jour à l'autre, faire complètement défaut, il s'agit de leur en procurer une plus abondante et surtout plus certaine ; c'est celle qu'un sol riche et vaste peut leur fournir ; mais pour amener les Métis à cultiver la terre, il faut le faire sous leurs yeux.

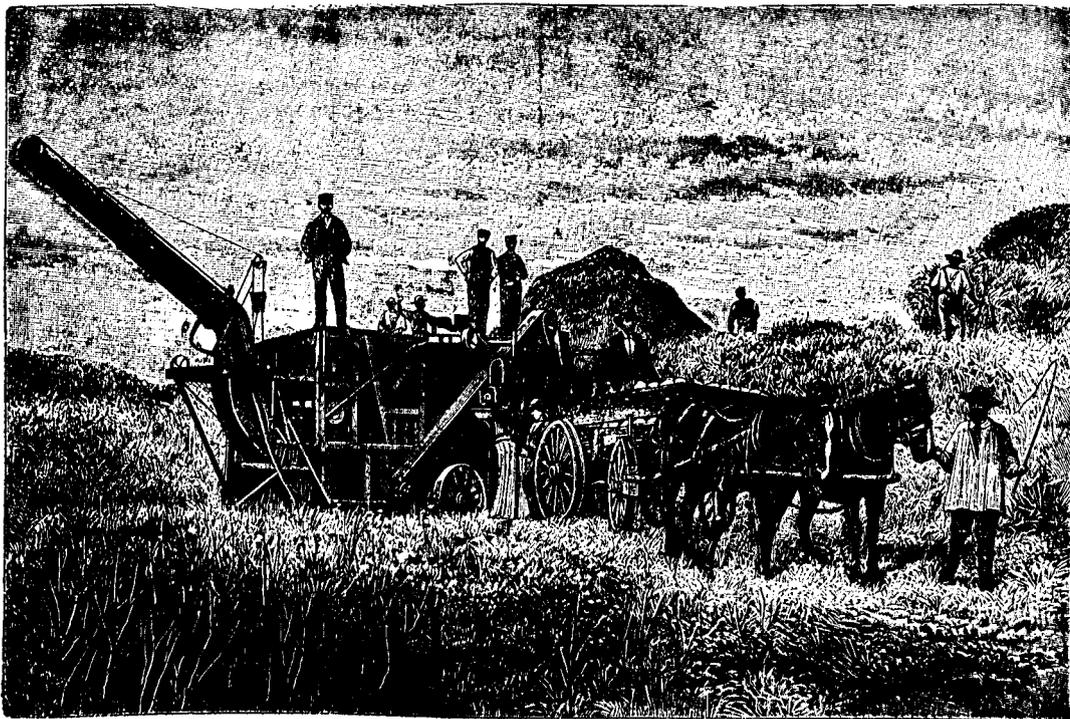
Bientôt vous verrez les vastes champs qui ont été conquis sur la forêt depuis trente ans. Alors les missionnaires n'avaient que de trente à quarante arpents de terre à ensemençer. Ils possédaient déjà soixante bêtes à cornes, bœufs ou vaches, et autant de chevaux. Les bœufs et les chevaux servaient pour les transports aux diverses missions, pour les voyages, pour le labourage. Avec le lait des vaches on se nourrissait, et on faisait du beurre que l'on envoyait aux résidences où il n'y en avait point. Les Frères convers furent les facteurs les plus actifs de cette partie de la mission. Mais alors, la ferme n'était pas équipée de tous les instruments aratoires nécessaires. Il eût été ruineux de les faire venir de loin. Il n'était pas rare de voir un prêtre, quelquefois même l'évêque, une hache à la main, préparer le bois pour une construction projetée. Il était bien moins rare encore de voir chaque année, durant les mois d'été, des prêtres travailler à charrier les foin pour nourrir les bestiaux durant l'hiver. On a vu des missionnaires faucher du matin au soir ou scier le blé à la faucille. Ah ! c'était rude et long !

* *

Les sœurs ont une cinquantaine d'orphelins ou d'orphelines pour lesquels elles ne reçoivent absolument aucun secours. Je me trompe : le bon Dieu, lui, vient à leur aide : leur ferme a rendu, il y a trois ans, 73,600 kilogrammes de grains, blé et avoine compris. Les champs de l'évêché ont rendu, à la même époque, 145,000 kilogrammes de grains. Ces magnifiques récoltes n'apportent à la mission que le strict indispensable. Il faut, en effet, entretenir le personnel nombreux de l'évêché et de l'église. Si on a besoin pour le séminaire, de pain, de viande, de bois, c'est la ferme qui le fournit.



LA MISE EN MEULE DU FOIN



LA RÉCOLTE DANS LES CHAMPS DE LA MISSION